

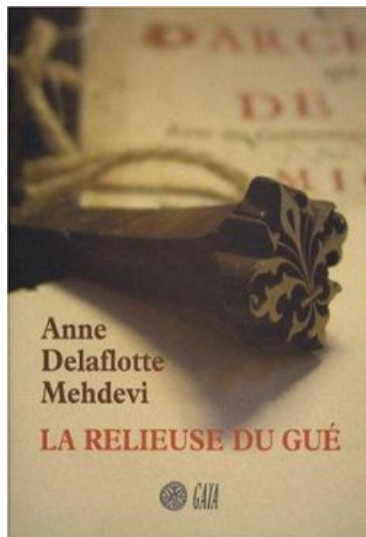
Avec la Bibliothèque de Sotteville-sur-mer  
dans le cadre de l'exposition estivale 2023

# Artisans et Commerçants passeurs d'histoires de notre village



Image scolaire Rossignol, années 60

**22 textes... Clins d'œil littéraire  
d'auteurs et de romans  
où des artisans et commerçants  
sont mis à l'honneur**



## La religieuse du gué

Anne Delaflotte Mehdevi  
éd. Gaïa, 2008

Sur le seuil de sa boutique comme je m'éloignais. L'horloger me fit un petit geste enfantin de la main.

Que de solitude dans cette ruelle, que de solitude...

J'organisai mon outillage. Éponge, boîtes, contenant les feuilles d'or, coussinet, mes deux billons sur lesquels on couche les deux couvertures laissant tomber au milieu le bloc de feuillet. Je préparai mon composteur, l'outil où je coucherais les caractères composant les titres et les noms des auteurs. Pour l'heure, je n'allumais pas le réchaud amélioré par mon grand-père pour chauffer mes fers à dorer mais pour préparer une colle de pâte fraîche, mélange de farine et d'eau. Je laissai refroidir puis je l'appliquai sur les dos de mes livres, à l'endroit où je coucherais l'or.

Je laissai sécher puis grattai le surplus de colle avant d'appliquer une couche de bol d'Arménie. « Boldarménie », petite, je croyais que c'était un personnage, un ami de mon grand-père. Ce n'est qu'une argile très fine qui permet l'adhérence de l'or. Après l'avoir dissous dans de l'eau additionnée de blanc d'œuf, je l'appliquai et j'attendis encore. Puis je lustrai les surfaces encollées. Ensuite seulement, j'appliquai une couche légère de blanc d'œuf étendu de dix fois son poids d'eau. J'attendis encore... et j'étais de plus en plus calme.

J'ai démissionné pour faire le seul métier qui m'allait et auquel j'avais essayé d'échapper, celui de relieuse.

C'est mon Allemand de grand-père qui m'avait appris cet artisanat. Il ne me venait pas à l'esprit quand j'étais enfant que cela pût être un métier de grande personne tant je prenais de plaisir à le faire à ses côtés. (p. 38)



## **La vie solide** **La charpente comme** **éthique du faire**

Arthur Lochmann  
Ed. Payot et Rivages, 2019

C'est une expérience proprement édifiante que de grimper dans la charpente d'un clocher.

A l'abri des ardoises, dans les étroits passages que l'on se fraye à force de contorsions, on se trouve comme dans une poche de résistance à l'écoulement du temps.

Là, les pièces de chêne sont en place depuis plusieurs siècles. Ces assemblages ont connu toutes les intempéries, toutes les guerres, les vibrations si régulières des cloches, le passage des saisons. Éprouver à ce point la permanence des choses est un sentiment qui se fait rare. (p 128)



# **Ce que sait la main**

## **L'artisanat en général**

**Richard Sennett**  
Ed. Eyrolles, 2022

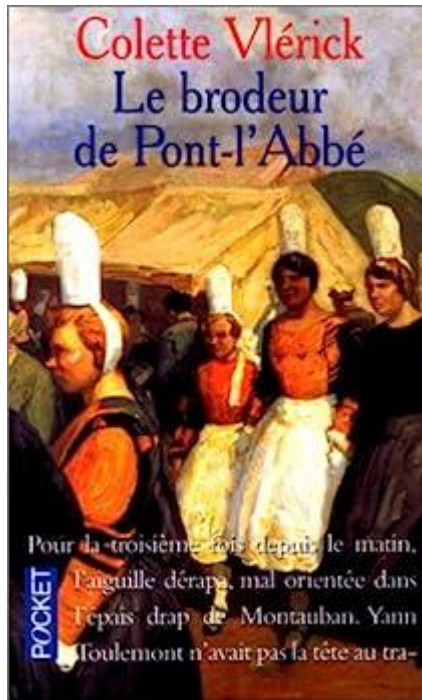
Tout métier se fonde sur une compétence éminemment cultivée.

Suivant une estimation courante, il faut autour de dix mille heures de d'expérience pour produire un maître charpentier ou un musicien.

Diverses études montrent que, à mesure qu'il progresse, le savoir-faire est mieux assorti au problème, comme dans le cas d'une technicienne de laboratoire qui s'inquiète du protocole, alors que les artisans aux compétences plus rudimentaires cherchent exclusivement à ce que « ça marche ».

La technique au plus haut niveau n'est plus une activité mécanique ; dès lors qu'ils le font bien, les gens peuvent sentir pleinement et penser profondément ce qu'ils font.

Je montrerai que c'est au niveau de la maîtrise qu'apparaissent les problèmes éthiques du métier.  
(pages 32/33)



## Le brodeur de Pont-l'Abbé

Colette Vlérick  
Ed. Pocket, 2000

La soie orangée brillait avec des reflets d'or dans la lumière douce de la lampe à pétrole.

Le grand motif de l'encolure, l'arabesque, était construit autour d'une magnifique variation sur le thème de la plume de paon.

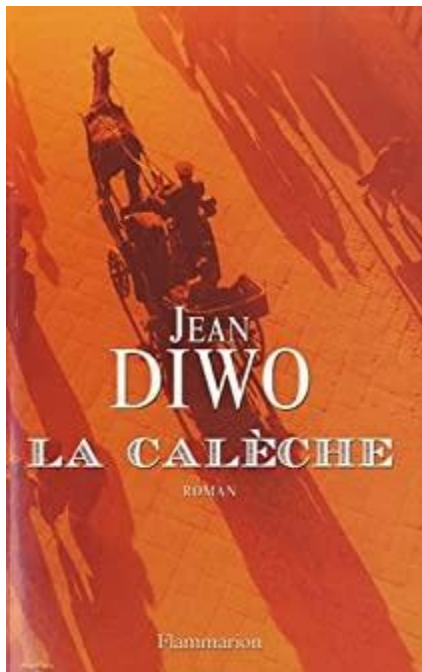
Yann avait surmonté le dessin habituel de la « plum paon » d'un grand soleil qu'il avait comme enchâssé dans des pétales stylisés.

Deux spirales, variations sur le motif dit « corne de bélier », s'enroulaient souplement à l'horizontale, de part et d'autre de l'axe du motif.

Tout un jeu de courbes, de cercles et de spirales se répondaient, s'équilibraient, couvrant totalement le velours noir du fond.

- *C'est toi...* finit par souffler Jakez.

Yann se sentit infiniment récompensé des centaines d'heures passées depuis deux ans à se briser le dos, penché sur l'ouvrage rétif.



## La calèche

Jean Siwo

Ed. Flammarion, 2010

Le patron s'était ceint du même tablier mais en peau anglaise d'un blanc immaculé.

Cet accessoire vestimentaire l'intriguant, Thierry finit par interroger l'intéressé. Lequel sourit avant de répondre :

- *Le port de ce tablier blanc est lié à de multiples raisonnements commerciaux et psychologiques. Le premier est, évidemment, de me distinguer de mes ouvriers. Un autre explique pourquoi je ne porte pas une redingote pour recevoir des clients qui appartiennent, pour la plupart, aux hautes classes de la société. Le tablier est un symbole de dépendance. Il leur montre que, malgré les prix élevés que je pratique, je reste leur serviteur. Il leur dit aussi que je ne suis pas un simple marchand mais que je reste un artisan près de ceux qui travaillent pour leur permettre de parader aux Champs-Élysées. Et puis, bien que je ne manie plus très souvent l'outil, il me plaît de demeurer attaché, ne serait-ce que par le cordon d'un tablier, aux traditions du métier.*

Ses clients comme ses voisins et ses amis appelaient affectueusement « maître » cet habile artisan d'origine française dont les aïeux, des Cevenols huguenots, s'étaient

réfugiés en Allemagne après la révocation de l'Edit de Nantes. D'abord émigrée en Prusse, la famille était depuis deux générations établie au bord du Rhin, à Crefeld, bourgade accueillante voisine de Cologne.

- *Quel magnifique cheval ! dit d'un coup l'Empereur, c'est un anglo-arabe, n'est-ce pas ? Je l'avais remarqué en arrivant lorsqu'il trottait à deux pas de la fenêtre de ma voiture. J'ai eu, il y a longtemps, un cheval qui, comme le vôtre, « buvait dans son blanc ».*

C'était là un langage de connaisseur. Leyen et Dietrich apprécièrent en échangeant un regard. Mais l'Empereur continuait :

- *Autant que le cheval, la selle et la bride sont d'une qualité rare. J'aimerais connaître l'ouvrier qui les a faites.*

Otto von der Leyen sourit en montrant Dietrich :

- *Il est devant vous, Votre Altesse. C'est M. Hermès, dont les ancêtres, Français protestants, sont venus se réfugier en Allemagne au moment de la révocation de l'édit de Nantes. Le plus habile sellier du pays, sans aucun doute !*

L'Empereur, alors, s'avança et satisfit l'envie qui le démangeait depuis un moment : caresser le nez blanc de Beau Noir. Celui-ci, qui reconnaissait les amis, remercia par un hennissement et Napoléon se tourna vers Dietrich :

- *Félicitations, monsieur. J'ai un profond respect pour les artisans dont certains, comme vous, sont de véritables artistes. Je m'attache à leur protection et au développement de leurs activités. Trois grandes expositions ont déjà eu lieu depuis les débuts du Consulat. La dernière, dans la cour du Louvre, a rassemblé cinq cent quarante exposants. La selle de M. von der Leyen vous aurait sûrement valu un beau succès.*

**Au Bonheur  
des Dames**

EMILE ZOLA



# Au bonheur des dames

## Les Rougon-Macquart

### Tome 11, chapitre 2

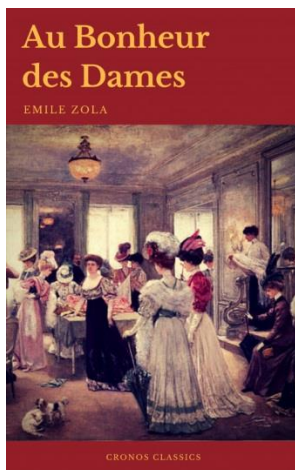
Emile Zola  
1883

- *Alors, c'est décidé, reprit-il, nous la marquons cinq francs soixante... Vous savez que c'est à peine le prix d'achat.*
- *Oui, oui, cinq francs soixante, dit vivement Mouret, et si j'étais seul, je la donnerais à perte. [...]*
- *Si nous la donnons à cinq francs soixante, c'est comme si nous la donnions à perte, puisqu'il faudra prélever nos frais qui sont considérables... On la vendrait partout à sept francs.*

Du coup, Mouret se fâcha. Il tapa de sa main ouverte sur la soie, il cria nerveusement :

- *Mais je le sais, et c'est pourquoi je désire en faire cadeau à nos clientes... En vérité, mon cher, vous n'aurez jamais le sens de la femme. Comprenez donc qu'elles vont se l'arracher, cette soie !*
- *Sans doute, interrompit l'intéressé, qui s'entêtait, et plus elles se l'arracheront, plus nous perdrons.*
- *Nous perdrons quelques centimes sur l'article, je le veux bien. Après ? le beau malheur, si nous attirons toutes les femmes et si nous les tenons à notre merci, séduites, affolées devant l'entassement de nos marchandises, vidant leur porte-monnaie sans compter ! Le tout, mon cher, est de les allumer, et il faut pour cela un article qui flatte, qui fasse époque. Ensuite, vous pouvez vendre les autres articles aussi chers qu'ailleurs, elles croiront les payer chez vous meilleur marché. [...] ? Comprenez-vous ! Je veux que dans huit jours le Paris-Bonheur révolutionne la place. Il est notre coup de fortune, c'est lui qui va nous sauver et qui nous lancera. On ne parlera que de lui, la lisière bleu et argent sera connue d'un bout de la France à l'autre... Et vous entendrez la plainte furieuse de nos concurrents. Le petit commerce y laissera encore une aile. Enterrés, tous ces brocanteurs qui crèvent de rhumatismes, dans leurs caves !*





# Au bonheur des dames

## Les Rougon-Macquart

### Tome 11, chapitre 9

#### Emile Zola

#### 1883

Quand la morte saison d'été fut venue, un vent de panique souffla au Bonheur des Dames. C'était le coup de terreur des congés, les renvois en masse dont la direction balayait le magasin, vide de clientes pendant les chaleurs de juillet et d'août.

Mouret, chaque matin, lorsqu'il faisait avec Bourdoncle son inspection, prenait à part les chefs de comptoir, qu'il avait poussés, l'hiver, pour que la vente ne souffrît pas, à engager plus de vendeurs qu'il ne leur en fallait, quitte à écrémer ensuite leur personnel. Il s'agissait maintenant de diminuer les frais, en rendant au pavé un bon tiers des commis, les faibles qui se laissaient manger par les forts.

- *Voyons, disait-il, vous en avez là-dedans qui ne font pas votre affaire... On ne peut les garder pourtant à rester ainsi, les mains ballantes.*

Et, si le chef de comptoir hésitait, ne sachant lesquels sacrifier :

- *Arrangez-vous, six vendeurs doivent vous suffire... Vous en reprendrez en octobre, il en traîne assez dans les rues !*

D'ailleurs, Bourdoncle se chargeait des exécutions. Il avait, de ses lèvres minces, un terrible : « *Passez à la caisse !* » qui tombait comme un coup de hache. Tout lui devenait prétexte pour déblayer le plancher.

Il inventait des méfaits, il spéculait sur les plus légères négligences.

« *Vous étiez assis, monsieur : passez à la caisse !*

– *Vous répondez, je crois : passez à la caisse !*

– *Vos souliers ne sont pas cirés : passez à la caisse !* »

Et les braves eux-mêmes tremblaient, devant le massacre qu'il laissait derrière lui.

Puis, la mécanique ne fonctionnant pas assez vite, il avait imaginé un traquenard, où, en quelques jours, il étranglait sans fatigue le nombre de vendeurs condamnés d'avance.

Dès huit heures, il se tenait debout sous la porte, sa montre à la main ; et, à trois minutes de retard, l'implacable : « *Passez à la caisse !* » hachait les jeunes gens essoufflés.

C'était de la besogne vivement et proprement faite.



## ***Quincaillerie***

Jean Follain

*in. Usage du Temps*

Editions Gallimard

1941

Dans une quincaillerie de détail en province  
des hommes vont choisir  
des vis et des écrous  
et leurs cheveux sont gris et leurs cheveux sont  
roux  
ou roidis ou rebelles.  
La large boutique s'emplit d'un air bleuté,  
dans son odeur de fer  
de jeunes femmes laissent fuir  
leur parfum corporel.  
Il suffit de toucher verrous et croix de grilles  
qu'on vend là virginales  
pour sentir le poids du monde inéluctable.  
Ainsi la quincaillerie vogue vers l'éternel  
et vend à satiété  
les grands clous qui fulgurent.



## ***Le beau cordonnier***

Maurice Carême  
in. À l'ami Carême

- Jolie demoiselle  
Où donc allez-vous ?
- Danser aux chandelles,  
À la foire aux loups.
- Vous allez user  
Vos petits souliers.
- N'êtes-vous pas là  
Pour les réparer ?
- Belle que voilà,  
Qui me paiera ?
- Moi beau cordonnier,  
Avec mes deniers.
- Vous pourriez payer  
Avec un baiser.
- Soit, beau cordonnier,  
Mais alors venez !
- Jolie demoiselle,  
Où donc irons-nous ?
- Danser aux chandelles  
À la foire aux loups.



# Complainte de la couturière

Louis Vibauver

Ecrit sur une musique  
de Serge Vachon

Il fait rêver mais qu'il est dur  
Cet univers de la couture  
Où pour être à la dernière' mode  
Je retouche et je raccommode.

J'exerce mon métier au point dans les reprises  
Et, sans gant, mes petites mains vont à leur guise.  
C'est vrai, je vis à mes crochets, à mes languettes  
Et sais faire des faux-filets à mes bavettes.  
Mon travail peut être juteux selon la toile:  
Et je gaze tout vaporeux avec les voiles.  
Je fais appel à des patrons pour qu'ils m'épaulent  
Et je prends lors quelques galons grâce à leur rôle.

Il fait rêver mais qu'il est dur  
Cet univers de la couture  
Où pour être à la dernière' mode  
Je retouche et je raccommode.

J'enfile, allègre, bien des chas avec aisance  
Et la pelote sous mes doigts est d'évidence.  
On m'attribue des doigts de fée, une bell' mine  
Quand on voit comme est bien roulée ma p'tit'  
bobine.

Je sais broder des tas de mots comme à l'appel  
Et me tiens bien sûr à carreau pour la dentelle:  
Quand c'est coton, je suis voué aux durs labeurs  
Et file la laine au rouet pendant des heures

Il fait rêver mais qu'il est dur  
Cet univers de la couture  
Où pour être à la dernière' mode  
Je retouche et je raccommode.

De fil en aiguille, j'ai l'art de bien des points  
Et je tricote, maille à part, des "va et vient".  
Sur mes machin's, j'aime rouler des mécaniques  
Et sans un pli je sais couper court aux critiques.  
Ne vous frottez donc pas à moi sinon je pique:  
Le hérisson que j'ai au bras m'est bien pratique.  
Je peux encor' sortir la griff' de mon label  
Pour qu'on arrache admiratif tous mes modèles.

Il fait rêver mais qu'il est dur  
Cet univers de la couture  
Où pour être à la dernière' mode  
Je retouche et je raccommode.

Je sais pincer même sans rire à qui mieux mieux  
Et taill' des costum's sans médier' pour qui le veut.  
Je taill', cisaille et mets en pièce pour des bâtis  
Et ma boîte à ouvrage en liesse est bien ravie.  
Le savoir-faire en confection est exigé  
Car pour boucler un' collection, faut du métier:  
J'ai de l'étoff' plein à raz bord et puis du style  
Pour fair' bouffer en bon dé d'or crêp' et mousseline  
Et les mann'quins dès lors défilent



## ***J'ai vu le menuisier***

Eugène Guillevic  
In. *Terre à Bonheur*  
éd. Seghers, 1952

J'ai vu le menuisier  
Tirer parti du bois.

J'ai vu le menuisier  
Comparer plusieurs planches.

J'ai vu le menuisier  
Caresser la plus belle.

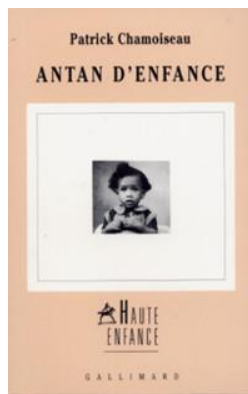
J'ai vu le menuisier  
Approcher le rabot.

J'ai vu le menuisier  
Donner la juste forme.

Tu chantais, menuisier,  
En assemblant l'armoire.

Je garde ton image  
Avec l'odeur du bois.

Moi, j'assemble des mots  
Et c'est un peu pareil.



# Antan d'enfance

Patrick Chamoiseau

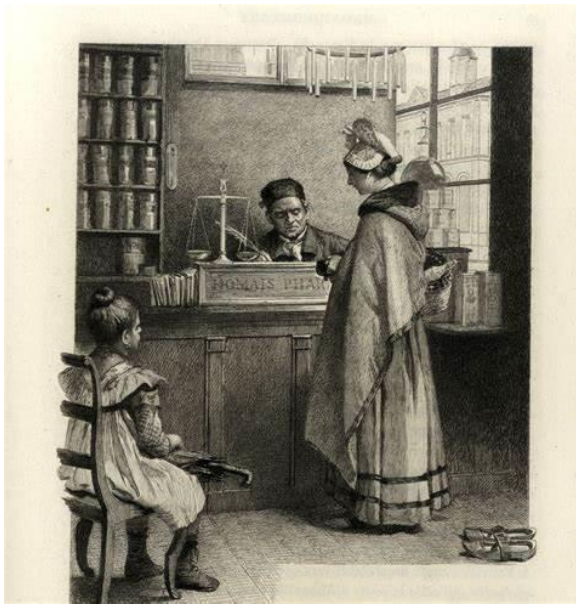
Ed. Gallimard, 1993

Véritable monde que l'épicerie créole. Un capharnaüm influencé sans doute par la pratique des immigrants chinois. Sitôt que ces derniers eurent fui le travail de la canne dans les champs de békés, ils ouvrirent des boutiques un peu partout dans le pays, vendant de tout n'importe comment, à n'importe quel poids et dans n'importe quelle taille.

Dans ces périodes de poches crevées, ce fut un coup génial. Les petites épiceries de rue à Fort-de-France suivirent le même principe. Sur les étagères du haut s'alignaient les curiosités commandées en de rares occasions : Noilly Prat, Vermouth, Whisky. Ensuite, venaient les étagères du vin. Elles portaient de longues bouteilles d'un vin quelconque, couvertes d'une poussière d'ancien temps et qui semblaient n'intéresser personne. Dessous, s'étagaient les boîtes de conserve (sardines, saucisses, lentilles, cassoulet, beurre, salé, margarine ou beurre-rouge).

Les grosses bombes d'un saindoux, vendu par louches de bois pesées achevaient la cloison. Autour du comptoir, posés par terre, les sacs (du-riz, haricots secs, farine-France) et les tonneaux (viande salée, huile, pétrole, rhum) sur lesquels le plus souvent se branchait une pompe.

Au plafond balançaient les tue-mouches, les saucissons, les nattes d'ail et l'herbage sec. Sur le comptoir lui-même, on trouvait le papier, la balance, les bris de chocolat, les rognures de savon, les poids, les mesures à liquide, les bassines d'oignons-France, l'empilement du pain, rassis par-là, du pain frais par ici, les bottes d'oignons-pays, les bocaux d'épices sèches. La place manquant, tout s'entassait sur tout jusqu'à l'indescriptible.



# Madame Bovary

Gustave Flaubert  
1857

Mais ce qui attire le plus les yeux, c'est, en face de l'auberge du Lion d'or, la pharmacie de M. Homais !

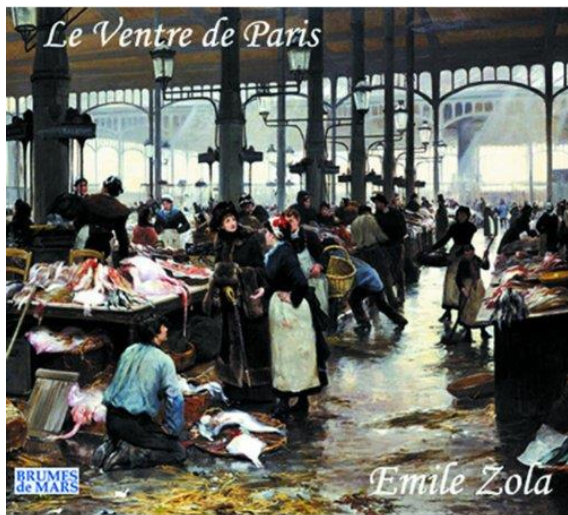
Le soir, principalement, quand son quinquet est allumé et que les bocaux rouges et verts qui embellissent sa devanture allongent au loin, sur le sol, leurs deux clartés de couleur ; alors, à travers elles, comme dans des feux du Bengale, s'entrevoit l'ombre du pharmacien, accoudé sur son pupitre.

Sa maison, du haut en bas, est placardée d'inscriptions écrites en anglaise, en ronde, en moulée : « *Eaux de Vichy, de Seltz et de Barèges, robs dépuratifs, médecine Raspail, racahout des Arabes, pastilles Darcet, pâte Regnault, bandages ; bains, chocolats de santé, etc.* »

Et l'enseigne, qui tient toute la largeur de la boutique, porte en lettres d'or : **Homais, pharmacien.**

Puis, au fond de la boutique, derrière les grandes balances scellées sur le comptoir, le mot laboratoire se déroule au-dessus d'une porte vitrée qui, à moitié de sa hauteur, répète encore une fois Homais, en lettres d'or, sur un fond noir.





# Le ventre de Paris

Emile Zola

1873

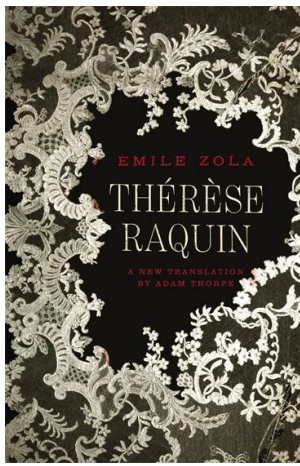
Son enfant grandissait librement au milieu de la poissonnerie.

Dès l'âge de trois ans, il restait assis sur un bout de chiffon, en plein dans la marée. Il dormait fraternellement à côté des grands thons, il s'éveillait parmi les maquereaux et les merlans. Le garnement sentait la caque à faire croire qu'il sortait du ventre de quelque gros poisson.

Son jeu favori fut longtemps, quand sa mère avait le dos tourné, de bâtir des murs et des maisons avec des harengs ; il jouait aussi à la bataille, sur la table de marbre, alignait des grondins en face les uns des autres, les poussait, leur cognait la tête, imitait avec les lèvres la trompette et le tambour, et finalement les remettait en tas, en disant qu'ils étaient morts.

Plus tard, il alla rôder autour de sa tante Claire, pour avoir les vessies des carpes et des brochets qu'elle vidait ; il les posait par terre, les faisait péter ; cela l'enthousiasmait.

À sept ans, il courait les allées, se fourrait sous les bancs, parmi les caisses de bois garnies de zinc, était le galopin gâté des poissonnières.



# Thérèse Raquin

Emile Zola

1867

L'enseigne, faite d'une planche étroite et longue, portait, en lettres noires, le mot : **Mercerie**, et sur une des vitres de la porte était écrit un nom de femme : **Thérèse Raquin**, en caractères rouges. À droite et à gauche s'enfonçaient des vitrines profondes, tapissées de papier bleu.

Pendant le jour, le regard ne pouvait distinguer que l'étalage, dans un clair-obscur adouci.

D'un côté, il y avait un peu de lingerie : des bonnets de tulle tuyautés à deux et trois francs pièce, des manches et des cols de mousseline ; puis des tricots, des bas, des chaussettes, des bretelles. Chaque objet, jauni et fripé, était lamentablement pendu à un crochet de fil de fer.

La vitrine, de haut en bas, se trouvait ainsi emplie de loques blanchâtres qui prenaient un aspect lugubre dans l'obscurité transparente. Les bonnets neufs, d'un blanc plus éclatant, faisaient des taches crues sur le papier bleu dont les planches étaient garnies. Et, accrochées le long d'une tringle, les chaussettes de couleur mettaient des notes sombres dans l'effacement blafard et vague de la mousseline.

De l'autre côté, dans une vitrine plus étroite, s'étagaient de gros pelotons de laine verte, des boutons noirs cousus sur des cartes blanches, des boîtes de toutes les couleurs et de toutes les dimensions, des résilles à perles d'acier étalées sur des ronds de papier bleuâtre, des faisceaux d'aiguilles à tricoter, des modèles de tapisserie, des bobines de ruban, un entassement d'objets ternes et fanés qui dormaient sans doute en cet endroit depuis cinq ou six ans. Toutes les teintes avaient tourné au gris sale, dans cette armoire que la poussière et l'humidité pourrissaient.



# Les armoires vides

Annie Ernaux

1974

Puiser à pleines mains dans les bonbons roses, les pastilles de menthe, en croquer cinq ou six à la fois, s'emplir la gorge de cette liqueur des parfums mêlés, après ces histoires. Sentir la saveur m'imprégner me submerger...

Mes fringales, j'ai de quoi les apaiser à profusion. La boutique, c'est la tentation toujours satisfaite, mais en douce.

Ma mère se doute, elle laisse faire. Un bonbon par-ci par-là. Mottes de beurre que je dépêche, lamelles de fromage taillées de biais au couteau, faut pas que ça se voie, molles et jaunes au bout des doigts. Même la moutarde dans les grands pots, j'y enfonce énergiquement la cuiller de bois pour voir me résister une marée verdâtre qui picote les yeux et les lèvres Cubes de viandox enrobés de papier doré, comme des bonbons de luxe, salés, brûlants au palais. Régime de bananes en vagues douce...

En hiver, les oranges empilées dans les cageots, leur odeur se mélange à celle du moisi des murs, les petits Jésus de guimauve qu'on dirait fermes et qui s'écrasent, élastiques, entre les dents, le Père Noël avec un ruban rouge au cou, que je tourne et retourne avant de lui sectionner son ventre creux et vide. Je ne résistais pas au rouge tendre des cerises confites sous le sachet de cellophane qui multiplie leurs reflets.

Un regard à droite et à gauche pour voir si personne ne vient, et deux ou trois fruits collants vont juter délicieusement sur ma langue.

Aucun remords, bien rafistolé les clients, n'y verront que du feu.



## L'assomoir

Emile Zola

1876

Cependant, les fortes chaleurs étaient venues.

Une après-midi de juin, un samedi que l'ouvrage pressait, Gervaise avait elle-même bourré de coke la mécanique, autour de laquelle dix fers chauffaient, dans le ronflement du tuyau.

A cette heure, le soleil tombait d'aplomb sur la devanture, le trottoir renvoyait une réverbération ardente, dont les grandes moires dansaient au plafond de la boutique; et ce coup de lumière, bleui par le reflet du papier des étagères et de la vitrine, mettait au-dessus de l'établi un jour aveuglant, comme une poussière de soleil tamisée dans les linges fins. Il faisait là une température à crever.

On avait laissé ouverte la porte de la rue, mais pas un souffle de vent ne venait; les pièces qui séchaient en l'air, pendues aux fils de laiton, fumaient, étaient raides comme des copeaux en moins de trois quarts d'heure. Depuis un instant, sous cette lourdeur de fournaise, un gros silence régnait, au milieu duquel les fers seuls tapaient sourdement, étouffés par l'épaisse couverture garnie de calicot.

- Ah bien! dit Gervaise, *si nous ne fondons pas, aujourd'hui! On retirerait sa chemise!*

Elle était accroupie par terre, devant une terrine, occupée à passer du linge à l'amidon. En jupon blanc, la camisole retroussée aux manches et glissée des épaules, elle avait les bras nus, le cou nu, toute rose, si suante, que les petites mèches blondes de ses cheveux ébouriffés se collaient à sa peau.

Soigneusement, elle trempait dans l'eau laiteuse des bonnets, des devants de chemises d'homme, des jupons entiers, des garnitures de pantalons de femme.

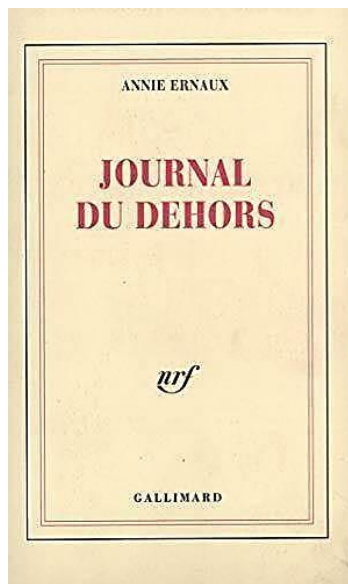
Puis, elle roulait les pièces et les posait au fond d'un panier carré, après avoir plongé dans un seau et secoué sa main sur les corps des chemises et des pantalons qui n'étaient pas amidonnés.

- *C'est pour vous, ce panier, madame Putois, reprit-elle. Dépêchez-vous, n'est-ce pas? Ça sèche tout de suite, il faudrait recommencer dans une heure.*

Madame Putois, une femme de quarante-cinq ans, maigre, petite, repassait sans une goutte de sueur, boutonnée dans un vieux caraco marron. Elle n'avait pas même retiré son bonnet, un bonnet noir garni de rubans verts tournés au jaune. Elle restait raide devant l'établi, trop haut pour elle, les coudes en l'air, poussant son fer avec des gestes cassés de marionnette.

Tout d'un coup, elle s'écria:

- *Ah! non, mademoiselle Clémence, remettez votre camisole. Vous savez, je n'aime pas les indécentes. Pendant que vous y êtes, montrez toute votre boutique. Il y a déjà trois hommes arrêtés en face.*



# Journal du dehors

Annie Ernaux

Ed. Gallimard, 1993

Ce livre prend la forme d'un journal dans lequel l'autrice retranscrit des scènes de vies, dans les transports en commun ou dans les supermarchés, de 1985 à 1992.

À la boucherie du village, au bas de la Ville Nouvelle, on attendait d'être servi.

Quand son tour est arrivé, une femme a dit :

« *Je voudrais un bifteck pour un homme.* » Ensuite, le boucher a demandé :

« *Et avec ça ?* »

- *C'est tout*, a-t-elle dit en sortant son porte-monnaie. »

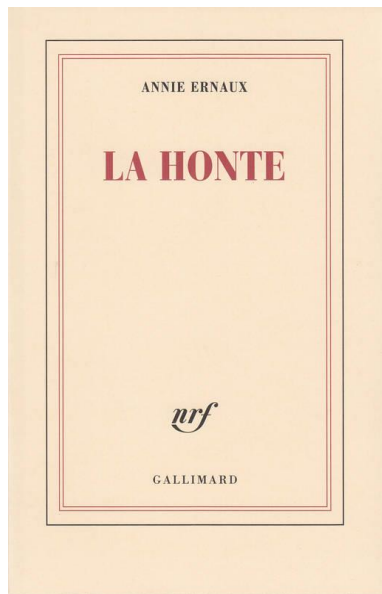
Le couple, près de la cinquantaine, achète, le vendredi soir, la viande pour toute la semaine. Alternativement, lui ou elle, ils énumèrent, des côtes de porc, un morceau de gîte, avec os ? oui bien sûr - se consultant, parfois, « *si on prenait des chipos ?* ».

Le patron et le commis plaisantent avec le couple.

L'excitation monte au fur et à mesure des achats. « Je vous ai mis une pintade plus petite que le poulet, ça vous va ? »

- *Ça ne fait rien, on les mettra l'un à côté de l'autre, le premier qui mange l'autre aura gagné !* »

L'homme rit en se tournant vers les autres clients. Impudeur de cette scène. On ne sait pas si la jouissance du couple vient de ce qu'il exhibe ses moyens financiers ou son côté « bon vivant », son appétit, qui renvoie à l'autre, sexuel, dont il a peut-être pris la place. (Les imaginer facilement mangeant sans parler l'un en face de l'autre, des soirs et des soirs jusqu'à la mort.)



## La honte

Annie Ernaux  
1997

En 1952...

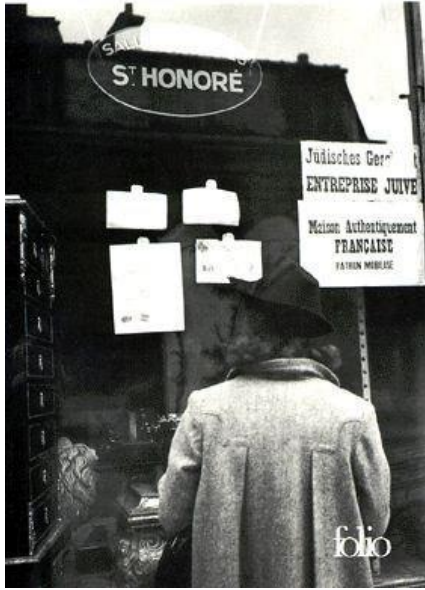
À une petite table près de nous, il y avait une fille de quatorze ou quinze ans en robe décolletée, bronzée, avec un homme assez âgé, qui semblait être son père.

Ils parlaient et riaient, avec aisance et liberté, sans se soucier des autres.

Elle dégustait une sorte de lait épais dans un pot en verre - quelques années après, j'ai appris que c'était du yoghourt, encore inconnu chez nous.

Je me suis vue dans la glace en face, pâle, l'air triste avec mes lunettes, silencieuse à côté de mon père qui regardait dans le vague.

Pierre Assouline  
La cliente



## La cliente

Pierre Assouline  
Ed. Gallimard, 2000

Un coup d'œil circulaire suffisait. Ce n'était ni un vieux magasin délaissé, ni un self-service désincarné, ni la froide succursale d'une chaîne, ni une boutique inventée par des experts en réclame et mercatique pour flatter le goût du jour. (...)

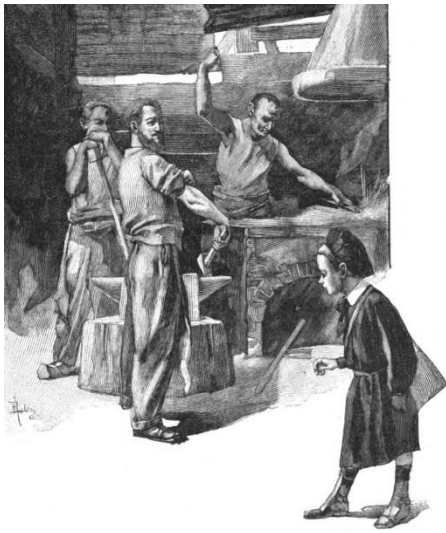
On était chez quelqu'un. Autrement dit chez une commerçante qui avait imprimé sa personnalité aux lieux après que plusieurs générations les eurent marqués.

Ici, on ne trouverait pas de bouquets ronds tout prêts, calibrés au millimètre, montés sur des tiges naines. De ces bouquets conçus comme des produits. Car la fin de siècle avait même réussi cette prouesse d'ôter son âme éternelle à l'antique rassemblement des fleurs dans une main. (...)

Chez **Armand Fleurs**, lieu de toutes les fragrances, une odeur dominait les autres jusqu'à les résumer en un effluve unique et indéfinissable.

Celui de la nostalgie.





## **Le papa de Simon** in. *La Maison Tellier*

Guy de Maupassant  
1881

Cette forge était comme ensevelie sous des arbres. Il y faisait très sombre ; seule, la lueur rouge d'un foyer formidable éclairait par grands reflets cinq forgerons aux bras nus qui frappaient sur leurs enclumes avec un terrible fracas.

Ils se tenaient debout, enflammés comme des démons, les yeux fixés sur le fer ardent qu'ils torturaient ; et leur lourde pensée montait et retombait avec leurs marteaux. Simon entra sans être vu et alla tout doucement tirer son ami par la manche.

Celui-ci se retourna. Soudain le travail s'interrompit, et tous les hommes regardèrent, très attentifs. Alors, au milieu de ce silence inaccoutumé, monta la petite voix frêle de Simon :

- *Dis donc, Philippe, le gars à la Michaude qui m'a conté tout à l'heure que tu n'étais pas mon papa tout à fait.*
- *Pourquoi ça ?* demanda l'ouvrier.

L'enfant répondit avec toute sa naïveté :

- *Parce que tu n'es pas le mari de maman.*

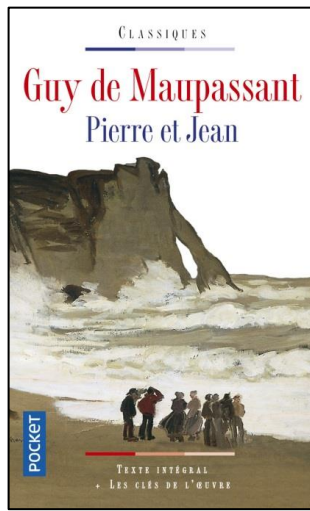
Personne ne rit. Philippe resta debout, appuyant son front sur le dos de ses grosses mains que supportait le manche de son marteau dressé sur l'enclume. Il rêvait. Ses quatre compagnons le regardaient et, tout petit entre ces géants, Simon, anxieux, attendait. (...)

Alors on n'entendit plus que le soufflet qui activait le feu du foyer. Philippe, brusquement, se pencha vers Simon :

- *Va dire à ta maman que j'irai lui parler ce soir.*

Puis il poussa l'enfant dehors par les épaules. Il revint à son travail et, d'un seul coup, les cinq marteaux retombèrent ensemble sur les enclumes.

Ils battirent ainsi le fer jusqu'à la nuit, forts, puissants, joyeux comme des marteaux satisfaits. Mais, de même que le bourdon d'une cathédrale résonne dans les jours de fête au-dessus du tintement des autres cloches, ainsi le marteau de Philippe, dominant le fracas des autres, s'abattait de seconde en seconde avec un vacarme assourdissant. Et lui, l'oeil allumé, forgeait passionnément, debout dans les étincelles.



# Pierre et Jean

Guy de  
Maupassant  
1887

Après deux heures de marche, le break prit un chemin à gauche, passa près d'un moulin à vent qui tournait, mélancolique épave grise, à moitié pourrie et condamnée, dernier survivant des vieux moulins, puis il entra dans une jolie cour et s'arrêta devant une maison coquette, auberge célèbre dans le pays.

La patronne, qu'on appelle la belle Alphonsine, s'en vint, souriante, sur sa porte, et tendit la main aux deux dames qui hésitaient devant le marchepied trop haut.

Sous une tente, au bord de l'herbage ombragé de pommiers, des étrangers déjeunaient déjà, des Parisiens venus d'Étretat; et on entendait dans l'intérieur de la maison des voix, des rires et des bruits de vaisselle.

On dut manger dans une chambre, toutes les salles étant pleines.

Soudain Roland aperçut contre la muraille des filets à salicoques.

- *Ah! ah! cria-t-il, on pêche du bouquet ici?*
- *Oui, répondit Beausire, c'est même l'endroit où on en prend le plus de toute la côte.*

- *Bigre! si nous y allions après déjeuner?*

Il se trouvait justement que la marée était basse à trois heures; et on décida que tout le monde passerait l'après-midi dans les rochers, à chercher des salicoques.

On mangea peu, pour éviter l'afflux de sang à la tête quand on aurait les pieds dans l'eau. On voulait d'ailleurs se réserver pour le diner, qui fut commande magnifique et qui devait être prêt dès six heures, quand on rentrerait.

Roland ne se tenait pas d'impatience. Il voulait acheter les engins spéciaux employés pour cette pêche, et qui ressemblent beaucoup à ceux dont on se sert pour attraper des papillons dans les prairies.

On les nomme lanets. Ce sont de petites poches en filet attachées sur un cercle de bois, au bout d'un long bâton.

Alphonsine, souriant toujours, les lui prêta.

Puis elle aida les deux femmes à faire une toilette improvisée pour ne point mouiller leurs robes. Elle offrit des jupes, de gros bas de laine et des espadrilles.

Les hommes ôtèrent leurs chaussettes et achetèrent chez le cordonnier du lieu des savates et des sabots.

Puis on se mit en route, le lanet sur l'épaule et la hotte sur le dos.

Mme Rosemilly, dans ce costume, était tout à fait gentille, d'une gentillesse imprévue, paysanne et hardie.